Early Journal Content on JSTOR, Free to Anyone in the World

This article is one of nearly 500,000 scholarly works digitized and made freely available to everyone in the world by JSTOR.

Known as the Early Journal Content, this set of works include research articles, news, letters, and other writings published in more than 200 of the oldest leading academic journals. The works date from the mid-seventeenth to the early twentieth centuries.

We encourage people to read and share the Early Journal Content openly and to tell others that this resource exists. People may post this content online or redistribute in any way for non-commercial purposes.

Read more about Early Journal Content at http://about.jstor.org/participate-jstor/individuals/early-journal-content.

JSTOR is a digital library of academic journals, books, and primary source objects. JSTOR helps people discover, use, and build upon a wide range of content through a powerful research and teaching platform, and preserves this content for future generations. JSTOR is part of ITHAKA, a not-for-profit organization that also includes Ithaka S+R and Portico. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

FABLES, CONTES ET FORMULES.

PAR GUSTAVE LANCTÔT.

40. LE LOUP ET LE RENARD.[1]

UNE fois, il y avait une poule, une dinde et un renard, qui vivaient ensemble au bord du bois. Comme l'hiver approchait, ils se bâtirent chacun une maison. La poule se bâtit une maison de paille; la dinde, une maison de terre; et le renard, une maison de briques.

Poussé par la faim, durant l'hiver, un loup arrive un jour devant les trois maisons. En le voyant, la poule, la dinde et le renard se sauvent dans leur maison, dont ils barrent la porte. Le loup s'approche de la maison de la poule et frappe à la porte: "Ouvre-moi! ou je vais péter et jeter ta maison à terre." Mais la poule répond: "Non, je n'ouvrirai pas la porte." Alors le loup pète et jette la maison à terre. Il se jette sur la poule et la mange en trois coups de dents. Puis il frappe à la porte de la dinde: "Ouvre-moi la porte! ou je vais péter et jeter ta maison à terre." La dinde répond: "Je ne t'ouvrirai pas la porte." Alors le loup pète et jette la maison à terre. Il se jette sur la dinde et la mange en trois coups de dents. Enfin il frappe à la porte du renard en disant: "Ouvre-moi la porte, ou je pète et jette ta maison à terre." Mais le renard répond: "Fais ce que tu voudras, je ne t'ouvrirai pas la porte." Alors, le loup pète, mais la maison ne tombe pas à terre. Furieux, alors le loup dit: "Ouvre-moi la porte, ou je vais passer par la cheminée." Le renard lui répond: "Fais ce que tu voudras, mais je ne t'ouvrirai pas la porte. Aussitôt il met un grand chaudron dans la cheminée, le remplit d'eau, et sur un grand feu fait bouillir l'eau. Le loup monte sur la maison et descend dans la cheminée. Mais la fumée l'aveugle et il tombe dans le chaudron d'eau bouillante, où il meurt en hurlant de douleur.

41. LE CONTE DU LOUP.[2]

Une fois, c'était un loup appartenant à un homme qui l'avait pris dans le bois. Le maître du loup envoie son petit garçon lui donner à manger. L'enfant lui donne à manger et à boire. Quand le loup eut bien mangé, le petit garçon lui demande: "As-tu bien mangé et as-tu bien bu?" — "Oui, répond le loup, j'ai bien mangé et j'ai bien bu. Je n'ai plus faim du tout." Le petit garçon s'en retourne alors à la maison. Son père lui demande: "As-tu fait ce que je t'ai dit, et donné sa nourriture au loup?" — "Oui, répond l'enfant, je lui ai

[1] Appris par l'auteur durant sa jeunesse, à Saint-Constant, LaPrairie, P.Q.
[2] Raconté par Mlle Antoinette Leduc, de Valleyfield, P.Q., en 1915.

donné à manger et à boire." Le père s'en va ensuite voir le loup, à qui il demande: "As-tu été bien nourri, aujourd'hui?" — "Non, répond le loup; on ne m'a rien donné du tout à manger." Furieux en entendant cela, le maître rentre à la maison et tue son petit garçon. Il envoie ensuite sa femme donner à manger au loup. Après avoir donné au loup sa nourriture, elle lui demande: "As-tu bien mangé et bien bu?" — "Oui, répond le loup, j'ai bien mangé et je n'ai plus faim." Quand la femme rentre à la maison, son mari lui demande aussi: "As-tu donné sa nourriture au loup?" — "Certainement, répond-elle; je lui en ai tant donné qu'il n'avait plus faim." L'homme va ensuite voir le loup, à qui il demande s'il a bien mangé. "Non, on ne m'a rien donné depuis ce matin." Alors, le maître décide de voir si le loup n'est pas un menteur. Il s'habille en petit garçon et va lui donner à manger et à boire. Il lui en donne autant qu'il veut en manger. Puis il lui demande: "As-tu eu assez de nourriture?" — "Oui, répond le loup; j'en ai plus que *j'en* veux." Alors le maître s'en va enlever ses habits de petit garçon et reprendre ses habits d'homme. Une troisième fois il revient demander au loup: "As-tu bien mangé maintenant?" — "Je n'ai rien mangé depuis ce matin, répond le loup; on me laisse mourir de faim." Alors l'homme se fâche et lui dit: "Tu n'es qu'un menteur! C'est moi qui viens de te donner à manger et à boire. Pour tes mensonges, tu mérites la mort." Et avec sa hache, l'homme tue le loup.

42. LA BÊTE-À-SEPT-TÊTES.[1]

Il était, une fois, un homme et une femme, qui avaient trois fils, Pierre, Jacques et Jean. Ils étaient très pauvres et manquaient souvent de quoi manger. Voyant cela, l'aîné, Pierre, dit un jour à sa mère: "Faites-moi sept petites galettes et je vais aller travailler et m'enrichir." La mère lui fit sept petites galettes, et il partit. Il marcha longtemps et arriva à l'entrée d'une forêt. En entrant sous bois, il entendit une voix qui criait: "Pierre, Pierre!" La peur le prit et il n'osait regarder en arrière, d'où venait la voix. Mais elle criait encore: "Pierre, Pierre!" Alors il se retourna et reçut en plein front un coup de massue qui l'étendit par terre.

Au bout de quelque temps, Jacques dit à son tour à sa mère: "Faites-moi aussi sept petites galettes de sarrasin, et je vais aller travailler et m'enrichir." Sa mère lui fit sept petites galettes de sarrasin, et il partit dans la même direction que Pierre. En arrivant dans la forêt, il entendit une voix qui criait: "Jacques, Jacques!" La peur le prit et il continua son chemin sans regarder en arrière. Mais la voix se remit à crier: "Jacques, Jacques!" Alors il se retourna et reçut en plein front un coup de massue, qui l'étendit par terre.

[1] Appris par l'auteur, il y a une vingtaine d'années, à St-Constant de LaPrairie.

Au bout de quelque temps, Ti-Jean dit, un jour, à sa mère: "Faites-moi sept galettes de sarrasin, et je vais aller travailler, et moi, je reviendrai bien." Le cœur plein de chagrin, car elle l'aimait beaucoup, sa mère lui fit sept galettes de sarrasin, et Ti-Jean les mit dans son mouchoir et partit. Après avoir longtemps marché, il arriva sur le bord d'une rivière. Il y trouva une vieille mendiante, qui lui demanda: "Voudriez-vous m'aider à traverser la rivière?" Ti-Jean l'aida aussitôt à traverser la rivière, et une fois de l'autre côté, il lui donna une de ses galettes de sarrasin. Alors la vieille lui dit: "Je suis une fée, et pour te récompenser de ta charité, je vais te donner une baguette et une ceïnture. Avec la baguette, tu feras tout ce que tu voudras, et quand tu mettras ta ceinture, tu deviendras invisible." Ti-Jean prit la baguette et la ceinture, remercia grandement la fée et continua son chemin. Quand il arriva dans la forêt, il entendit une voix qui criait: "Ti-Jean, Ti-Jean!" Aussitôt il mit sa ceinture, et traversa le bois sans accident.

Puis il arriva devant le château du roi. Un grand diable de sentinelle se tenait à la porte, qui lui dit: "Qu'est-ce que tu veux?" — "Je veux voir le roi." — "On ne passe pas sans être demandé." Alors Ti-Jean mit sa ceinture, et devenu invisible, franchit la porte pendant que le soldat cherchait en vain où il avait disparu. Ti-Jean monta les escaliers, arriva devant le roi, qui lui demanda: "Qu'est-ce que tu veux?" — "Sire, je veux m'engager; je suis prêt à faire tout ce que vous voudrez et tout ce que les autres ne pourront faire." — "C'est ce que nous allons voir, répondit le roi. Va nettoyer mes écuries!" Or ces écuries n'avaient pas été nettoyées depuis dix ans, et elles étaient encombrées de fumier. Ti-Jean descendit aux écuries. Il entra et, les touchant de sa baguette, il dit simplement: "Je veux que les écuries soient nettes." Aussitôt elles furent nettoyées. Tout le fumier était enlevé, et les animaux avaient tous une litière de paille fraîche. Le roi vint visiter les écuries, et s'émerveilla de les voir si propres en si peu de temps. "Maintenant, il dit à Ti-Jean, tu vas aller faire paître mes vaches; mais garde-toi bien de les mener dans le champ des géants!"—"On verra!" répondit Ti-Jean d'un air mystérieux. Il fit sortir le troupeau des étables. Alors une des génisses approcha et lui dit: "Prends ton couteau et coupe-moi une babiche depuis la tête jusqu'à la queue." Ti-Jean ne voulait pas, craignant de faire mal à la génisse. Mais elle lui dit: "Ne crains pas, je suis une fée; taille-moi une babiche de la tête jusqu'à la queue." Ti-Jean prit son couteau et tailla une babiche depuis la tête jusqu'à la queue. Alors la fée lui dit: "Tu n'auras qu'à dire 'Babiche, attache!' et la babiche attachera tout ce que tu voudras." Ti-Jean, fort content, remercia la fée, mit la babiche dans la poche et alla mener les vaches paître dans le champ du roi. L'herbe était courte et brûlée par le

soleil, tandis que, dans le champ voisin des géants, le foin montait plus haut que les vaches. Ti-Jean ouvrit la barrière et fit passer son troupeau dans le champ des géants. Les vaches se mirent dans le grand foin et, le soir, quand Ti-Jean les ramena à l'étable, elles donnèrent deux fois plus de lait que d'habitude. Ti-Jean continua de les mener paître dans le champ des géants, si bien qu'elles engraissèrent à vue d'œil. Et le roi était fort content de voir ses vaches si grasses et lui donner tant de lait.

Un jour, pendant qu'il faisait paître ses vaches, l'idée vint à Ti-Jean d'aller au château des géants, dont on voyait le toit au loin. Il avait avec lui sa ceinture, sa baguette et sa babiche. Il marcha à travers les champs, dont le foin lui montait plus haut que la tête. Arrivant à une barrière, qui était ouverte, il allait la franchir, quand un géant énorme, haut de dix pieds, parut devant lui et lui dit: "Que viens-tu faire ici, petit ver de terre? Si tu ne t'en vas pas, je vais te couper en quatre et te mettre dans mon sac." — "Babiche, attache!" répondit Ti-Jean sans reculer d'une semelle. Aussitôt le géant se trouva attaché et ficellé au poteau de la barrière. D'un coup de baguette, Ti-Jean lui coupa la tête et continua sa marche vers le château. En approchant, il aperçut deux géants qui travaillaient sur les toits, à réparer la couverture. Ti-Jean boucla sa ceinture autour de ses reins et se glissa, invisible, dans la salle à dîner du château. Là, il aperçut la fille du roi, avec ses grands cheveux blonds, qui préparait la table pour les géants. Ti-Jean se cacha sous une chaise. Quand le dîner fut prêt, la fille du roi appela les géants, qui vinrent s'asseoir à la table. Alors Ti-Jean, que personne ne pouvait voir parce qu'il portait sa ceinture enchantée, mangea rapidement la soupe d'un des géants, et quand celui-ci voulut manger, il n'en trouva plus. Furieux, le géant se tourna aussitôt vers son frère, en lui criant: "C'est toi qui me joue des tours. Si tu recommences, je vais te casser la tête." Pendant ce temps, Ti-Jean avait passé de l'autre côté de la table et il mangeait la soupe de l'autre géant. En voyant son assiette vide, ce dernier se fâcha à son tour, apostropha son frère, et dans leur colère, les deux géants se mirent à se lancer des choses par la tête, pendant que la princesse, effrayée s'était sauvée dans sa chambre. Ti-Jean prit alors sa baguette et coupa la tête des deux géants. Puis, ôtant sa ceinture, il alla trouver la princesse et lui dit: "Je suis venu vous délivrer. J'ai tué les géants, et nous allons retourner au palais du roi." — "C'est impossible, répondit la princesse, car la Bête-à-sept-têtes va nous dévorer, si nous sortons du château." — "Où est-elle?" demanda Ti-Jean. "Dans la cour."

Avant que la princesse pût l'arrêter, Ti-Jean courut aussitôt dans la cour, où la Bête-à-sept-têtes dormait au soleil. Ti-Jean mit sa ceinture et, s'approchant d'elle, se mit à compter les têtes, en mettant

la main sur chaque tête, et en élevant davantage la voix à chaque tête: "Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept!" Et il lança le mot "sept" de toute sa force. La bête se réveilla et bondit en hurlant et jetant du feu par les naseaux, pendant que sa queue battait furieusement le pavé. C'était un énorme monstre avec sept têtes de dragon, avec sept langues rouges, et avec une queue de serpent. Mais Ti-Jean était invisible, et après avoir hurlé en regardant de tous côtés, la bête se tranquillisa et se rendormit. Alors Ti-Jean recommença à compter les têtes: "Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept!" cria-t-il. La bête se réveilla plus féroce encore qu'auparavant; ses yeux étaient verts de colère, ses sept langues se tordaient dans ses gueules ouvertes, et ses naseaux lançaient du feu. Elle hurlait, battant le sol de sa queue et cherchait à découvrir qui l'avait réveillée. Mais elle ne voyait pas Ti-Jean. Elle se rendormit bientôt. Alors Ti-Jean prit sa baguette et trancha les sept têtes de la bête. Puis il coupa les sept langues, qu'il mit dans son mouchoir. Il alla retrouver la princesse, et ils visitèrent ensemble le château des géants, qui était rempli de grandes richesses. Dans la cave, ils trouvèrent des tonnes d'or et d'argent. Alors Ti-Jean remmena la princesse au roi son père, qui fut grandement réjoui de voir sa fille. Ti-Jean lui dit: "Sire! j'ai délivré votre fille, et vous avez promis de la donner en mariage à celui qui la délivrerait des géants." — "C'est vrai! répondit le roi, mais avant d'épouser la princesse, il faut aussi qu'il tue la Bête-à-sept-têtes." Alors Ti-Jean lui présenta les langues: "Voici les sept langues de la bête, et son corps est dans la cour du château." Le roi envoya ses gardes au château des géants. Ils trouvèrent les géants morts et la bête décapitée dans la cour. Ils rapportèrent chez le roi toutes les tonnes d'or et d'argent; et Ti-Jean fit envoyer une tonne d'or à ses parents. Le roi lui dit: "Tu peux épouser ma fille, mais tu es bien petit." On commença de grands préparatifs pour le mariage. Le matin des noces, Ti-Jean se toucha avec sa baguette, en disant: "Je veux devenir un grand officier." Et soudain, il devint un grand officier blond, avec un uniforme chamarré d'or. Il avait un grand chapeau de velours, galonné d'argent, avec une belle plume blanche, et il portait au côté une épée d'or. Ti-Jean descendit dans la cour du château, et la princesse, en le voyant, se prit à l'aimer davantage. Le mariage eut lieu avec de grandes cérémonies, et Ti-Jean monta sur le trône, où il régna longtemps avec bonheur.

43. BÂTON-TAPE.[1]

Il était, une fois, une pauvre famille qui souvent n'avait pas de quoi manger. Un jour, l'aîné des enfants, qui étaient Pierre, Jacques

[1] Appris par l'auteur, à Saint-Constant, LaPrairie, pendant son enfance.

et Jean, dit à sa mère: "Je vais aller chercher de l'ouvrage, et je reviendrai quand je serai riche." Il partit donc un beau matin. Pendant quelque temps, on n'entendit plus parler de lui.

Un jour qu'il voyageait à pied sur la route, n'ayant plus qu'un morceau de pain, il rencontre une pauvre vieille qui lui demande le chemin et la charité. Pierre lui indique la route à suivre et lui donne son morceau de pain. Alors la vieille lui dit: "Je suis une fée, et pour te récompenser de ta charité, je te donne cette nappe blanche. Tu n'auras qu'à dire 'Nappe, mets la table!' et aussitôt elle s'étendra, couverte de toutes sortes de mets et de fruits. Il en sera ainsi chaque fois que tu le souhaiteras." Pierre remercie la vieille, et, prenant la nappe, se hâte de reprendre la route de la maison de ses parents. En chemin, il s'arrête à une auberge pour passer la nuit. Comme il avait envie de souper, il prend sa nappe et dit: "Nappe, mets la table!" Aussitôt la nappe s'étend et se trouve couverte de mets succulents et de beaux fruits. L'aubergiste, qui l'avait vu, se lève pendant la nuit, et lui volant sa nappe, en met une autre à la place. Le lendemain, Pierre quitte l'auberge et arrive chez lui. A ses parents, tous heureux de le revoir, il dit: "Voici ce que je rapporte: une nappe merveilleuse qui met la table et se couvre elle-même de mets et de desserts. Vous allez voir!" Il prend sa nappe et prononce les mots: "Nappe, mets la table!" Mais la nappe reste pliée, et rien n'apparaît. Alors il examine la nappe et s'aperçoit qu'on l'avait changée. "Ah! c'est l'aubergiste qui m'a volé ma nappe."

Alors son frère Jacques dit: "Moi aussi je vais aller chercher fortune, et je trouverai bien la nappe de Pierre." Il part et marche longtemps, sans rien trouver. Un jour, il arrive sur le bord d'une rivière, où était assise une vieille femme toute courbée par l'âge et la misère. Elle lui demande: "Voulez-vous m'aider à traverser la rivière?" Jacques l'aide à traverser la rivière. Quand elle est de l'autre côté, elle lui dit: "Je suis une fée, et pour vous récompenser, je vous donne cette poule." Elle lui donne une poule qu'elle avait sous son manteau. "Vous n'aurez qu'à dire: 'Poule, ponds-moi de l'or!' et elle pondra de l'or." Enchanté du cadeau, Jacques remercie la fée et s'empresse de retourner chez ses parents. Mais, en chemin, il s'arrête pour la nuit à la même auberge que Pierre. Le soir, après souper, il monte à sa chambre et dit à sa poule: "Ponds-moi de l'or!" Et la poule lui pond trois œufs d'or. Il en donne un à l'aubergiste pour payer sa dépense. Mais, ayant vu la poule pondre de l'or, celui-ci se lève durant la nuit, vole la poule de Jacques et en met une autre à la place. Le lendemain, Jacques arrive chez ses parents. "Voyez ma poule, s'écrie-t-il, elle pond de l'or. Regardez bien!" Posant sa poule sur la table, il lui dit: "Poule, ponds-moi de l'or!" Mais la poule se contente de branler la tête et chanter: "Caque-caque,

canette!" sans pondre même un sou. Et Jacques s'écrie: "C'est l'aubergiste qui m'a volé ma poule."

Alors Jean leur dit: "C'est mon tour, et je vais aller chercher fortune." Il part donc et marche longtemps, sans rien trouver. Un jour, à la tombée du soir, il arrive à l'entrée d'un bois, où se tenait une vieille femme. Elle lui dit: "Mon cher petit, voulez-vous m'aider à traverser le bois? Car il fait noir, je ne vois pas bien clair et j'ai peur des voleurs." Alors Jean la prend par la main et la conduit jusqu'à l'autre côté du bois. Arrivée là, la vieille femme, se redressant, lui dit: "Je suis une fée, et pour te récompenser, je te fais un cadeau de ce bâton. Tu n'auras qu'à dire: 'Bâton, tape!' et aussitôt il se mettra à taper *sur* qui tu voudras." Jean remercie la fée, et part avec son bâton pour la maison de ses parents.

Le soir l'ayant surpris, il s'arrête à l'auberge dont lui avaient parlé ses frères. Le lendemain, avant de partir, il dit à l'aubergiste: "C'est vous qui avez volé la nappe de mon frère, la nappe qui met la table?" — "Non, répond l'autre; je ne l'ai jamais vue." Mais Jean lui dit: "Vous allez me rendre la nappe ou je vais vous faire cogner par mon bâton." — "Je ne l'ai pas," reprend l'autre. "Soit, alors 'Bâton, tape!' " Aussitôt le bâton s'abat sur les épaules de l'aubergiste: "Bing, bang, pan, pan!" L'aubergiste se sauve, courant partout. Mais le bâton le suit, frappant toujours: "Bing, bang, pan, pan!" Le pauvre homme devient tout meurtri de coups. Il geint et se lamente en criant: "Arrêtez, arrêtez votre bâton!" Jean lui répond: "Pas tant que vous n'aurez pas rendu la nappe de mon frère." Ereinté de coups, le corps meurtri, l'aubergiste enfin sort la nappe et la donne à Jean, qui arrête son bâton. Puis Jean part et revient le soir suivant, pour passer la nuit.

Le lendemain, au moment de partir, il dit à l'aubergiste: "Maintenant, vous allez me rendre la poule aux œufs d'or, que vous avez volée à mon frère." — "Moi, je ne l'ai jamais vue." — "Oui, vous l'avez, et si vous ne me la donnez pas tout de suite, je vais vous faire cogner par mon bâton." — "Non, non! je ne l'ai pas," crie l'aubergiste en se sauvant, tant il a peur du bâton. Mais Jean crie: "Bâton, tape!" et le bâton court après l'aubergiste, lui saute dans le dos et se met à lui taper sur les épaules "Bing, bang, pan, pan!" Le pauvre homme crie, hurle, se roule à terre, demandant grâce et pitié. Mais le bâton continue de frapper: "Bing, bang, pan, pan!" A la fin, n'en pouvant plus, l'aubergiste va chercher la poule et la remet à Jean, qui arrête son bâton et part joyeux, avec la nappe et la poule, pour retourner chez ses parents.

En chemin, il rencontre trois voleurs, qui lui disent: "Donne vite ta poule et tout ce que tu as, ou nous te pendons à la plus haute branche d'un arbre!" Mais Jean leur dit: "Laissez-moi passer! ou je vous fais

massacrer de coups par mon bâton." Les voleurs se mettent à rire: "Dépêche-toi! ou nous allons te pendre." Alors Jean crie: "Bâton, tape!" Et le bâton part comme un ouragan. Il s'abat comme la grèle sur les épaules des voleurs, "Bing, bang, pan, pan!" Et il tape si fort et si dur qu'on aurait dit vingt bâtons: "Bing, bang, pan, pan!" Les voleurs épouvantés s'enfuient, poursuivis par le bâton, "Bing, bang, pan, pan!" Alors Jean rappelle son bâton et continue sa route. En arrivant à la maison de ses parents, il leur dit: "J'ai tout rapporté, la nappe, la poule et mon bâton qui se met à cogner chaque fois que je le souhaite. Préparez la table, voici la nappe. 'Nappe, mets la table!' " Aussitôt, la nappe s'étend et se couvre de mets succulents et de beaux fruits. Puis il dit: "Poule, ponds-moi de l'or! " Et la poule pond trois œufs d'or.

Alors, c'est une grande réjouissance de se voir si riches. Les trois frères demeurent avec leurs parents, contents et heureux, jusqu'à la fin de leurs jours.

44. GILBERT ET LE ROI.[1]

Une fois se trouvaient un homme et une femme, qui vivaient bien pauvrement. Le mari en mourant laissa un fils qui s'appelait Gilbert. Il n'était pas bien fin. Il voulait aller à la messe, un jour. Sa mère lui dit: "Tu es trop fou pour aller à la messe." Toujours il alla à la messe *pareil.* Il sortit avant que la messe fût finie, pensant que c'était tout. Et tout à coup, il rencontra la fille du roi. Cela lui fit une grande joie, vous comprenez bien. Il l'aima du premier coup qu'il la vit: elle était si belle! Il arriva chez lui, et dit à sa mère: "Je veux épouser la fille du roi." Sa mère lui répondit: "Il est vrai que tu devrais te marier; je commence à me faire vieille. Mais tu es bien trop fou, et tu n'arriveras pas auprès de la fille du roi pour l'épouser." Sa mère lui conseilla tout de même d'aller chercher un de ses amis, qui était très habile et bienveillant. "Tu lui diras qu'il te contredise sur tout ce que tu diras, et qu'il dise toujours plus que toi."

Gilbert va chercher son ami. Ils arrivent auprès du roi. Gilbert lui dit: "Je suis venu pour épouser votre fille." Le roi lui demande: "Es-tu bien riche en propriété?" Gilbert lui répond: "Nous avons une petite terre, pas très riche." Son ami prend aussitôt la parole: "Ah! pas très riche? Presque toute la ville lui appartient, tant il est riche." Le roi fait signe à sa fille que c'était un bon, celui-là, de l'épouser. Il demande encore à Gilbert: "As-tu *une grosse agrès*[2] d'agriculture." Il répond: "*Une petite agrès.*" L'autre prend la parole: "*Une petite agrès?* Il a la *plus belle agrès* d'agriculture au

[1] Raconté par Mlle Antoinette Leduc, de Valleyfield, P. Q., et recueilli le 23 mai, 1915.

[2] *Un gros agrès,* pour beaucoup de machines agricoles.

monde. C'est l'homme le plus pourvu de la terre." Le roi dit encore à sa fille: "C'est le meilleur parti à prendre." Tout à coup, voyant qu'il avait pas mal gagné sa cause, Gilbert commence à se gratter. Le roi lui demande: "Qu'as-tu à te gratter?" Gilbert répond: "C'est un petit bouton que j'ai." Son ami prend la parole: "Ah! un petit bouton, ne m'en parlez pas! Il est tout cousu de boutons." Le roi eut trop peur; il ne lui donna pas sa fille en mariage.

45. LE PETIT BONHOMME-DE-GRAISSE.[1]

Il était, une fois, une femme qui vivait seule dans un village, avec son petit garçon. Ce dernier était toujours habillé de blanc. Comme il était toujours très propre, gras et joufflu, on l'appelait le petit Bonhomme-de-graisse. Il se montrait aussi toujours très poli et obligeant pour tout le monde.

Dans le même village résidait une femme méchante et cruelle, qui était toujours de mauvaise humeur. Elle avait un petit garçon toujours mal habillé et malpropre, et qui passait son temps à jouer des tours aux voisins. Tout le monde le détestait. La mauvaise femme haïssait le petit Bonhomme-de-graisse, parce qu'il était si propre et si poli.

Un jour, la mère du petit Bonhomme-de-graisse eut à se rendre au marché. Elle prit son grand panier et, en partant, dit à son petit garçon: "Sois bien sage durant mon absence, et surtout n'ouvre la porte à personne." L'enfant le promit, et elle partit pour le marché.

La voyant passer dans la rue, la mauvaise femme se dit: "Bon! c'est le temps. Je vais me venger du petit Bonhomme-de-graisse." Aussitôt elle prit un grand sac et se dirigea vers l'autre maison. Elle frappa à la porte: "Qui est là?" demanda le petit Bonhomme-de-graisse. La méchante femme, contrefaisant sa voix: "C'est une pauvre femme demandant la charité." Le petit Bonhomme-de-graisse, qui faisait toujours la charité, prit un morceau de pain et ouvrit la porte pour le donner à la quêteuse. Mais la vieille se jeta sur lui et le mit dans son sac, en criant: "Ah! ah! c'est moi qui vais te faire rôtir." Elle reprit le chemin de sa maison. Déposant son sac, en route, elle s'arrêta pour ramasser du bois, pour faire son feu. Aussitôt le Bonhomme-de-graisse sortit du sac, y mit une grosse pierre à sa place, et se sauva chez sa mère. La vieille remit le sac sur ses épaules, et trompée par le poids de la pierre, elle arriva chez elle et dit à son petit garçon: "Prépare la marmite, pour que j'y jette le petit Bonhomme-de-graisse." Il découvrit la marmite, et la vieille vida son sac dedans. *Bang!* la pierre tomba dans la marmite qu'elle brisa en morceaux.

[1] Appris par l'auteur durant sa jeunesse, à Saint-Constant, LaPrairie, P.Q.

La vieille était furieuse. Elle reprit aussitôt son sac et se mit à courir vers la maison du petit Bonhomme-de-graisse, en marmottant: "Tu vas me payer ça!" Quand elle arriva à la maison, elle frappa, en disant: "C'est une vieille qui demande la charité." Mais le petit Bonhomme-de-graisse n'ouvrit pas la porte. "Si tu ne m'ouvres pas la porte, je vais passer par la cheminée." Le petit Bonhomme-de-graisse n'ouvrit pas la porte, et la méchante femme grimpa sur le toît et descendit par la cheminée dans la maison. Elle saisit le petit bonhomme et le mit dans son sac en disant: "Cette fois, tu ne m'échapperas pas!" Elle rentra tout droit à sa maison, sans s'arrêter à ramasser du bois. En arrivant, elle dit à son petit garçon: "Viens tenir le sac, pendant que je vais préparer mon couteau." Pendant qu'il tenait le sac, le petit Bonhomme-de-graisse lui dit: "Ouvre-moi un peu le sac et je vais te montrer un beau petit oiseau, que j'ai dans ma poche." Alors il ouvrit le sac et le petit Bonhomme-de-graisse sortit, poussa le petit garçon dans le sac, qu'il attacha avec un nœud, et il se sauva chez lui. Quand la méchante femme eut préparé son couteau, elle s'approcha du sac et donna dedans un grand coup de couteau. Quand elle ouvrit le sac, elle trouva son petit garcon mort.

Alors elle devint furieuse, et, prenant son couteau, elle courut vers la maison du petit Bonhomme-de-graisse. Pendant ce temps, sa mère était revenue du marché, et il lui avait raconté tout ce qui était arrivé. Sa mère plaça alors un grand chaudron dans la cheminée, et le remplit d'eau bouillante. Quand la méchante femme arriva, elle frappa à la porte, en disant: "Ouvre-moi la porte, ou je passe par la cheminée!" Mais le petit Bonhomme-de-graisse ne répondit pas. La vieille grimpa sur le toit et descendit dans la cheminée. Etouffée par la vapeur de l'eau bouillante, elle tomba dans le chaudron, où elle mourut.

Et le petit Bonhomme-de-graisse, sage et propre, resta toujours avec sa mère, vivant heureux, aimé des voisins et de tout le village.

46. ZACHARIE.[1]

C'était un soir. Dans une des belles soirées de l'Amérique du Nord, une troupe de brigands, repus de sang et de carnage, se réunissait autour d'un feu. Tout à coup, le lieutenant se leva et s'écria en ces termes: "Zacharie, mon baptême![2] raconte-nous un de ces brillants faits d'armes qui font trembler les passants."

Alors Zacharie se leva et commença en ces termes: "C'était un soir. Dans une des belles soirées de l'Amérique... (*et l'on recommence la tirade indéfiniment*).

[1] Raconté par le Dr A. Archambault, à Saint-Mathias, P.Q., le 23 mai, 1915.
[2] Juron canadien.

47. FORMULE.[1]

Une fois, c'était une petite. Elle s'en allait porter à dîner à son père. Elle avait une petite chaudière, marche, marche, rencontre une petite barrière, met sa chaudière à terre, saute la petite barrière, marche, marche, arrive encore une petite barrière, met sa chaudière à terre, saute la petite barrière, marche, marche, arrive une autre petite barrière, met sa chaudière à terre, saute la petite barrière, etc... (*indéfiniment la même chose.*)

[1] Raconté par Mlle Antoinette Leduc, de Valleyfield, le 23 mai, 1915.